



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

46 | 2013

L'espace du politique en Allemagne au XIX^e siècle

Entretien avec Jürgen Osterhammel

Quentin Deluermoz et Mareike König

Traducteur : Valentine Meunier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4451>

DOI : 10.4000/rh19.4451

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2013

Pagination : 137-141

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Quentin Deluermoz et Mareike König, « Entretien avec Jürgen Osterhammel », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 46 | 2013, mis en ligne le 01 juin 2016, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4451> ; DOI : 10.4000/rh19.4451

Tous droits réservés

*Entretien avec Jürgen Osterhammel*¹

Jürgen Osterhammel est professeur d'histoire contemporaine et du temps présent à l'Université de Constance. En 2009, son ouvrage *Die Verwandlung der Welt. Eine Geschichte des 19. Jahrhunderts* (*La transformation du monde. Une histoire du XIX^e siècle*)² a connu un grand succès international. Cet ouvrage de 1 600 pages traite de l'histoire mondiale du XIX^e siècle³. Jürgen Osterhammel a remporté en 2009 le prix de l'essai culturel décerné par le Norddeutscher Rundfunk (NDR). Il a reçu en 2010 le prix Leibniz, distinction scientifique internationale la mieux dotée (2,5 millions d'euros).

Monsieur Osterhammel, comment est née l'idée d'écrire un livre sur l'histoire mondiale du XIX^e siècle et combien de temps avez-vous travaillé à cette œuvre majeure ?

En Allemagne, les ouvrages de ce genre paraissent généralement à l'initiative d'un éditeur, en plusieurs volumes au sein d'une collection. Cela n'a pas été le cas ici. J'ai élaboré tout seul mon projet et n'ai jamais non plus cherché de financement extérieur pour le mener à bien, une pratique pourtant répandue en Allemagne. Le livre a trois racines. À l'origine, je voulais écrire une histoire des empires coloniaux européens au XIX^e siècle, mais j'ai appris que l'historien néerlandais Henk L. Wesseling était justement en train de rédiger un ouvrage de ce type. J'ai donc en quelque sorte « fui en avant ». À cela s'est ajouté, deuxièmement, le constat que la possibilité même d'écrire une histoire mondiale faisait depuis des années l'objet d'un débat théorique chez nous, mais que personne ne s'était aventuré dans les bas-fonds de son élaboration concrète. Enfin, je voulais tenter de réunir en un seul livre mes intérêts pour tous les aspects imaginables de l'histoire – histoire économique, histoire des idées, jusqu'à celle des relations internationales. Les longues luttes entre

1. Entretien réalisé par écrit par Quentin Deluermoz et Mareike König. Traduction en français par Valentine Meunier.

2. Jürgen Osterhammel, *Die Verwandlung der Welt. Eine Geschichte des 19. Jahrhunderts*, München, C.H. Beck, 2009.

3. Cf. le compte rendu de l'ouvrage, par Quentin Deluermoz, dans le dernier numéro de la *Revue d'histoire du XIX^e siècle*.

histoire sociale et histoire culturelle me semblaient par exemple obsolètes. J'ai travaillé pendant environ six ans sur ce livre – avec de longues pauses toutefois, car je n'ai bénéficié que de dispenses d'enseignement relativement courtes.

Vous faites ressortir dans votre ouvrage la particularité du XIX^e siècle au regard de l'histoire mondiale. Pourriez-vous nous expliquer ce point par rapport à l'histoire globale ou connectée du XVI^e au XVIII^e siècle, qui insiste plus fortement sur l'équilibre entre les diverses régions du monde, tandis que vous soulignez le poids particulier de l'Europe pour le siècle suivant?

Mes propos sur l'importance particulière de l'Europe au XIX^e siècle ont en effet été critiqués par ceux qui nous exhortent à travailler toujours et partout sur la « provincialisation de l'Europe ». Un tel point de vue me semble dogmatique et anhistorique. L'anti-eurocentrisme peut aussi se muer en idéologie. Le pouvoir relatif de centres militaires et économiques doit être abordé comme une variable. C'est une lapalissade pour tous ceux qui s'intéressent aux systèmes étatiques et aux structures impériales sur la longue durée ; la situation mondiale actuelle en offre des exemples marquants. Le rayonnement de certaines civilisations se modifie lui aussi. Au XIX^e siècle, c'est essentiellement l'Europe qui a impulsé le développement de grands systèmes d'ordre et de communication. Dans de nombreuses régions du monde, l'Europe occidentale devint un modèle à la fois admiré et critiqué. Dans « Die Entzauberung Asiens » (1998, nouvelle édition 2010 – non traduit en français), j'avais présenté en détail « l'équilibre » global du XVIII^e siècle. C'est grâce à cela que le contraste que vous mentionnez avec le XIX^e siècle m'est apparu dans toute sa clarté.

Dans l'introduction, mais aussi dans plusieurs chapitres de votre ouvrage, vous insistez sur la singularité des décennies 1860-1880 dans cette histoire mondiale du XIX^e siècle. Pourriez-vous nous préciser ce qui a motivé cette mise en exergue qui, considérée du point de vue de l'histoire française, peut paraître singulière?

Les diverses grilles de périodisation, avec lesquelles les historiens sont toujours contraints de travailler sans vouloir les réifier, ne recouvrent pas les divers espaces géographiques. Une périodisation globale suppose naturellement une abstraction bien plus grande encore que la structuration chronologique d'une histoire nationale particulière, qui dispose de mythes bien plus efficaces et dans laquelle l'expérience collective est profondément ancrée. Il me semble qu'un nombre croissant d'historiens détecte vers 1880 une sorte de passage vers la modernité, au moins en ce qui concerne l'Europe et les États-Unis. J'évite le concept de modernité, parce qu'il me paraît trop flou du point de vue analytique, mais je pense qu'il est possible de repérer

l'émergence de structures nouvelles dans de nombreux champs de la réalité historique observable dans les années 1870 et 1880. L'éventail va de la soi-disant seconde révolution industrielle jusqu'à la concentration, par poussées, des innovations scientifiques et aux balbutiements d'une avant-garde esthétique, en passant par l'extension et l'intensification du colonialisme. Ces tendances – ce qui nous ramène à vos précédentes questions – ont essentiellement émané de «l'Occident», mais leurs lointaines répercussions, au moins, ont été ressenties dans d'autres parties du monde, l'impérialisme, le colonialisme et le développement de marchés internationaux plus directement que d'autres.

Vous avez mené cette entreprise de grande ampleur tout seul, alors qu'il existe déjà quelques synthèses collectives d'une histoire transnationale, pour rester dans une forme un peu plus modeste. Pensons aux travaux de Thomas Bender sur les États-Unis ou en France à l'Histoire du monde au XV^e siècle de Patrick Boucheron. En France justement, il est quasiment impossible à un chercheur d'entreprendre seul une telle étude. Pouvez-vous expliquer, pour ceux qui ne connaissent pas votre travail, en quoi réside l'intérêt d'un travail individuel par rapport à une recherche collective ?

Je souhaite vous contredire si vous introduisez la catégorie morale de la modestie. Je ne crois pas qu'elle soit légitime aujourd'hui alors même que nous sommes, enseignants-chercheurs et chercheurs, tous les jours poussés par les hommes politiques et autres managers de la recherche à «faire du neuf». Dans les cultures scientifiques occidentales, on peut compter sur la critique scientifique pour ne laisser aucune chance à l'immodestie ou, en termes plus crus, à l'imposture. Une expérience historiographique peut tout autant être vouée à l'échec qu'une expérience chimique en laboratoire. Je dirige, avec Akira Iriye – historien à Harvard – la publication d'une *History of the World* en six volumes, dont le premier est sorti en octobre 2012. À terme, elle comptera plus de 4 000 pages. Le travail rédactionnel collectif ne m'est donc en rien étranger. Les deux modalités ont leurs atouts et leurs inconvénients. L'auteur individuel vit constamment sous la pression d'exigences trop grandes et risque de passer à côté des derniers développements de la recherche dans certains domaines. Mais il contrôle mieux la structure d'ensemble de son œuvre, peut être plus consistant sur certains points d'interprétation et offrir une homogénéité stylistique. L'historiographie mondiale ne se distingue sur ce point en rien de projets de synthèse d'autres portées. L'historiographie française propose d'ailleurs des modèles admirables, en tête desquels *La Société féodale* de Marc Bloch.

Pouvez-vous nous dire quelques mots supplémentaires sur la réputation actuelle des synthèses dans l'historiographie ? Elles se sont retrouvées sous pression dans les années 1980-1990 en raison de leur caractère globalisant

et essentialiste, ce qui a débouché sur d'autres formes, plutôt déconstruites, d'historiographie (dictionnaires, encyclopédies, catalogues). Les synthèses ont-elles aujourd'hui regagné du terrain, notamment au sein de l'histoire mondiale, qui est souvent présentée comme particulièrement « risquée » ?

La « réputation » des synthèses en général ne m'intéresse pas tellement. Les synthèses ne seront jamais que des produits dérivés. Mes deux travaux de recherche précédents sont à mes yeux des contributions plus importantes que *Die Verwandlung der Welt*. Une synthèse n'est « risquée » que pour la renommée de son auteur. J'aurais sans doute été moins audacieux si je n'avais eu un poste fixe de professeur des universités et si j'étais encore à l'âge où l'on doit postuler à de nouvelles chaires. Du reste, tous les manuels (ou « textbooks ») rédigés et publiés avec frénésie dans tous les pays du monde sont aussi des « synthèses ». Je me suis explicitement efforcé de ne pas trop simplifier au motif du primat didactique. C'est la seule raison de l'ampleur extraordinaire du livre, qui n'a pas été spécifiquement rédigé pour les étudiants.

Vous avez adopté une organisation originale de la vaste matière de votre livre. Vous délaissez les structures spatio-temporelles habituelles pour privilégier des dynamiques et des thèmes spécifiques, dont la superposition produit une trame complexe, multidimensionnelle et singulière de ce qui a composé le XIX^e siècle. Votre ouvrage se dérobe de ce fait aux grands récits et à leurs approches méthodologiques qui sous-tendent souvent ce genre de travaux (téléologie, « grands moteurs », perspective marxiste ou libérale, etc.). Pourquoi avoir opté pour cette démarche ?

Vous venez de décrire à merveille la méthode ou en avez déjà pointé ses points forts. Le livre cherche à tenir une ligne médiane entre une pure présentation des matériaux et une interprétation close d'une époque. On a décrit sa forme par l'adjectif « modulaire », je préférerais « ouverte ». Car l'ouvrage n'est pas avare en interprétations, mais il renonce aux procédés rhétoriques qui les imposeraient aux lecteurs. C'est d'ailleurs ce qui déçoit ceux qui cherchent une thèse globale, concise et univoque.

Votre œuvre, pour la comparer par exemple à des travaux similaires de Hobsbawm ou de Bayly, est également originale sur le plan stylistique. Le livre est clairement structuré (chapitres, sous-chapitres, 1, 2, 3), les phrases sont directes, le ton neutre, peut-être un peu froid même parfois. Autant d'avantages patents pour une lecture efficace (par exemple pour la préparation de séminaires). Pourquoi avez-vous choisi ce style « objectif » ?

Je n'ai personnellement pas eu l'impression d'utiliser un style « objectif » ou de l'avoir choisi sciemment, mais je constate que vous touchez à quelque chose d'important avec ce qualificatif. De plus, le livre n'est absolument pas « narratif », bien que les éditeurs se plaisent dans leurs publicités à éveiller l'idée stéréotypée qu'on ne fait que « raconter » l'histoire. Il aurait fallu plus

de place pour introduire des nuances. Je suis aussi issu de l'école des classiques de la sociologie, avant tout de Max Weber. Elle apprend la concision.

Une traduction de votre ouvrage en français est-elle prévue ?

Elle est en cours et devrait paraître en 2014 au Seuil.

Vous êtes titulaire du prix Leibniz, distinction scientifique internationale la mieux dotée (2,5 millions d'euros). Cette somme doit être allouée à des projets dans un délai de sept années, et notamment consacrée à la promotion des jeunes chercheurs. Quels projets réalisez-vous avec l'argent de ce prix ?

J'ai créé un programme de recherche à l'université de Constance qui s'intitule « Processus globaux (XVIII^e – XX^e siècles) », au sein duquel je coopère avec cinq post-doctorants et quelques doctorants. Ils trouvent tous sous ce thème global une grande liberté pour mener leurs propres projets.